

TROIS FAITS DE PHONÉTIQUE HISTORIQUE

ARABICO-HISPANIQUE

PAR

DAVID LOPÈS

I

g ROMAN > *j* PORTUGAIS ET ESPAGNOL

Dans une étude publiée dans la *Revue Hispanique*¹, sous le titre *Toponymia arabe de Portugal*, j'ai déjà parlé des faits établissant cette loi phonétique. Cette étude ayant paru en portugais et, en conséquence n'ayant pas sans doute été assez remarquée, outre que je possède des faits nouveaux, je désire y revenir pour la refaire sur quelques points. Elle aidera en même temps à mieux comprendre le deuxième chapitre de cette nouvelle étude, qui est le phénomène inverse.

Les Arabes ne possédaient pas le son *g* (la vélaire fermée sonore) latin, grec ou berbère ; ne pouvant lui trouver une correspondance exacte dans leur alphabet ils l'ont rendu tantôt par غ ou ق (ك), tantôt aussi par la palatale ج. Cette dernière représentation nous permet d'expliquer quelques noms de lieu du Portugal et de l'Espagne qui autrement demeureraient très obscurs.

Le *g* ne devint *j* que dans les noms propres, les noms communs appartenant seulement à la langue des indi-

1. Tome IX. Paris, 1902. Je cite d'après le tirage à part.

gènes; et, n'étant pas prononcés par les conquérants, ils suivirent dans leur développement des lois déterminées où la prononciation du vainqueur n'intervenait pas. Avec les noms propres il n'en allait pas de même, car ils étaient communs aux deux races en présence. C'est de la sorte que l'on peut expliquer que *pacem* devint *paz* et le même *Pacem* (Juliam) Beja, en vertu de lois nouvelles étrangères aux langues néo-latines de la Péninsule. Cet exemple est remarquable parce qu'il nous permet de saisir sur le fait l'intervention de l'élément perturbateur. La même forme latine a eu un sort différent selon qu'il s'agissait d'un nom commun ou d'un nom propre. En effet, le premier a donné *paz* parce qu'il n'a pas subi de violence de ce facteur étranger, il a évolué naturellement avec les autres vocables communs, et normalement parce qu'il n'appartenait qu'à la langue de l'élément indigène. *Pacem* (Juliam), au contraire, parce qu'il était justement nom propre, a été lui aussi prononcé par l'élément étranger et intrus, et ayant dû s'accommoder à son gosier prit une forme différente par suite de cette action troublante et en opposition avec l'autre vocabulaire.

Beja chez les Romains était Pax Julia. A l'époque de l'invasion de la Péninsule ibérique par les musulmans, c'est-à-dire au commencement du VIII^e siècle, l'évolution du *c* devant *e, i* n'était pas encore achevée, comme le prouve ce vocable et quelques autres dont j'aurai à parler. *Pace* est donc *Pake*¹, *Pag(u)e*, duquel les Arabes ont fait باجة, Beja (*b* > *p*, *á* > *e*, et la terminaison des noms de lieu *a*). C'est la seule explication possible de la forme

1. On lit IN ΠΑΚΕ dans les transcriptions grecques des inscriptions des catacombes de Rome et sur une pierre d'Ebersheim. G. Paris, *Les faits épigraphiques et paléographiques allégués en preuve d'une altération ancienne du c latin*, p. 9 (Extrait des *Comptes-rendus* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres); Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, p. 460. G. Paris avait déjà traité ce même sujet dans l'*Annuaire de l'École pratique des Hautes-Études*, 1893 : « L'altération romane du c latin ».

actuelle. Le cas de *joie* < *gaudia*, *forge* < *fabrica*, *jambe* < *gamba*, du français, ne convient pas au portugais. Si, lorsque les Arabes vinrent dans la Péninsule ibérique, la prononciation n'était pas celle-là, mais avec la fricative sourde *s*, comme ils avaient une correspondance exacte pour celle-ci, le *س*, *ç*, la forme respective serait *باسة*, *Beça* et non *Beja*.

Ceci se trouve confirmé par un autre exemple qui s'en rapproche beaucoup. La ville de Béja, en Tunisie, était chez les Romains *Vaga* ou *Vacca*¹; la graphie et la prosodie arabes sont les mêmes pour les deux villes, celle du Portugal aussi bien que celle de Tunisie, et pour les distinguer les géographes arabes leur ajoutaient un déterminatif : *Beja* de l'Andalous et *Beja* d'Afrique (Tunisie). Comp. *Santa Maria* de l'Occident (Faro, Portugal) et *Santa Maria* de l'Orient (Albarracin, Espagne).

Un autre exemple remarquable est le vocable *Tejo*, nom du fleuve qui baigne Lisbonne. La forme latine est *Tagus*, en italien *Tago*; mais en portugais et en espagnol *Tejo* et *Tajo*, d'où la forme française *Tage*. Tous ces noms offrent le phénomène de l'*imala* (*a* > *e, i*), comme beaucoup d'autres (voy. le chap. III). Remarquons que pour *Tajo* cette modification n'a pas eu lieu en espagnol et par conséquent non plus dans les langues qui lui ont emprunté le mot. Notre loi rend compte du phénomène que nous présente *Beja* et *Tejo*; les tentatives essayées auparavant n'y avaient pas réussi d'une façon complète. C'est ainsi que l'explication qu'en a donnée André de Resende (xvi^e siècle) est inadmissible : « *Mauri itaque pro Pace, mutatis literis Baxe dixerunt, inde vocalibus transpositis Bexa*² ». M. Menéndez Pidal³ paraît adopter cette explication. Les Arabes avaient une représentation exacte du *ç*

1. Salluste, *De bello jugurthino*, xxix, xlvi, lxviii; Plutarque, *Marius*, viii.

2. *De colonia pacenci*, p. 16, éd. de Coïmbre, 1790. Comp. *De antiquitatibus Lusitaniae*, fol. 200.

3. *Poema de lúçuf*, p. 26-28.

dans le *س*, comme nous avons dit plus haut, et n'avaient pas besoin de recourir à *x*, qui était une prononciation vicieuse des Maures du temps de Resende, consultés par lui. L'explication de Tejo se fait par *Tagius, par analogie avec Minius et Durius, deux autres fleuves du Portugal, mais Tagius donnerait Taio, de même que Pelagius donna Pelaio, Paio.

Une nouvelle confirmation de cette loi, qui est à la fois une preuve de la fausseté de la théorie de Resende, c'est le nom arabe du territoire que l'on appelle aujourd'hui Galice (Galliza). Les Arabes l'appelèrent جليقية, *Jalequia*, qui rend la forme romane Gallecia ($g > j$, $c > q$), et ses habitants, الجلالقة *aljalelaca* (Galleci, Galiciens), mais la conquête chrétienne survint bientôt et empêcha cette forme de durer. En effet, Ibn Khaldoun¹ emploie encore les termes جليقية, *جليقية*, mais aussi déjà غليسية, *Galicia*, le premier servant à désigner les territoires au nord de ce qui devint plus tard le Portugal et la Castille, et le second ce qui aujourd'hui porte le même nom, lequel est déjà le vocable espagnol, où ç est représenté par *س*. D'autres exemples du même phénomène : Turgalium, se disait en arabe ترجاله, aujourd'hui Trujillo; Urganone est أرجونة, *Arjona*, province de Jaen; Arucci est Aroche; Ilici est Elche que l'on peut comparer au nom commun elche, عالج, — non-arabe, où le *ch* représente le ج; le fleuve Bagradas est بجرده, *Bajarda*, aujourd'hui Medjerda, en Tunisie; le fleuve d'Asie Tigris est دجلة, *Dijla* ($t > d$, $g > j$, $r > l$, et la terminaison féminine locative *a*). Parmi les noms grecs il suffit d'en citer deux : πύργος, qui a donné en arabe البرج, locatif dans Alvorge et Alperche (Portugal); et μεγίστη, en arabe المجستی, *almageste*.

Pour renforcer la doctrine que je viens d'exposer, et parce qu'elle a un rapport étroit avec elle, je dois rappeler aussi la modification qu'éprouva le *t* devant *i* en hiatus.

1. Chez Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le Moyen-Age*, I, p. x et xii.

C'est un phénomène analogue à celui du *c* devant *e, i*. L'évolution en fut la même. Cependant, au début du VIII^e siècle, il devait encore avoir parfois sa valeur première d'explosive et non de fricative qu'elle eut depuis. Ce qui le prouve c'est le terme de l'onomastique portugaise et espagnole, très répandu, Alvalade et Albalat, et leurs dérivés, qui ne sont que le vocable latin *Palatium*, par son intermédiaire arabe البلات, *albalat*. Aux passages cités par Dozy dans le *Suppl. aux dict. arabes* on peut ajouter celui-ci dans Almacari¹, qui est décisif. Lorsque Rodrigue, qui faisait la guerre aux Basques, fut informé du débarquement de Tarik sur les côtes méridionales de son royaume, il revint en toute hâte à Cordoue et « alla se loger dans le château connu sous le nom de Palais (*balât*) de Rodrigue ». ونزل القصر المدعى بها ببلات لذريق المنسوب اليه.

II

j ARABÉ > *q* [*g*] PORTUGAIS ET ESPAGNOL.

Je voudrais expliquer dans ce chapitre² le vocable commun qui chez les musulmans sert à désigner le temple religieux, *mezquita* et *mosquée*. Son étymologie est incontestablement مسجد, *maçged*. C'est le phénomène inverse de celui que nous venons d'étudier dans le chapitre précédent.

1. *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, I, p. 178.

2. Comp. note *Toponymia arabe de Portugal*, p. 20-21.

3. Ce chapitre n'eût pas été possible sans la collaboration de quelques amis et savants étrangers. C'est pour moi un devoir de dire ici leurs noms et de leur renouveler l'expression de toute ma reconnaissance : MM. D. Eduard Saavedra et D. R. Menéndez Pidal, de Madrid; M. le prof. Dr. Carlo Nallino, de Palerme; M. le prof. René Basset, d'Alger; M. le prof. A. Thomas et M. Lucien Bouvat, de Paris; M. le prof. Krumbacher, de Munich. La collaboration de M. le prof. Nallino surtout me fut précieuse; tout ce qui concerne la Sicile est de lui.

De même que les formes Tejo et Beja ne se peuvent expliquer sans l'intervention d'une langue qui, ne possédant pas le *g* le changea en *j*, de même le *q* de *mezquita* s'expliquera par la modification que cette langue aura fait subir au *j* arabe. C'est cette preuve que je vais m'attacher à produire sans avoir tout à fait la certitude de la faire. Il est vrai aussi que ce cas présente plus de difficultés que le précédent, et que je ne possède pas tous les chaînons intermédiaires qu'il eût fallu pour faire l'histoire du mot. J'exposerai pourtant le résultat de mes recherches et l'explication que je propose, dans l'espoir que, si elle est fautive, on pourra me le prouver et infirmer mes affirmations, et peut-être en trouver une meilleure. Je ne prétends qu'une chose, c'est d'arriver à la vérité : que ce soit moi ou un autre, peu m'importe, pourvu qu'on l'ait.

L'alphabet roman avait au temps dont il s'agit une correspondance exacte pour le ζ ; et en portugais et en espagnol les exemples de ce genre sont nombreux : *alfageme*, *alforge*, *algebra*, *algema*, *algibebe*, *gelva*, *javalí*, *jaez*, etc. ; *Gibralfaro*, *Gibraltar*, *Jabalquiuto*, *Jaen*, *Trujillo*, *Tejo*, etc. En opposition à ces faits, le vocabulaire commun nous offre quelques exemples où ζ se trouve représenté par *g* : *galanga*, *almogama* et *moganga*¹. On pourrait donc établir une loi phonétique spéciale pour ce vocabulaire originaire de l'arabe ; mais cette loi n'existe pas. Les exemples où ζ a donné *g* sont rares, comme nous venons de voir, douteux et de termes peu vulgaires. Il n'en va pas de même avec *mezquita*, mot de l'usage courant. C'est pour cela que *q > j* doit s'expliquer d'après des lois étrangères aux lois de transformation régulière de l'arabe en portugais et en espagnol. Ces lois n'admettent cette même valeur qu'en des cas exceptionnels et douteux. C'est donc que de tels vocables n'entrèrent pas dans la langue dans les conditions des autres ; et il faut recourir à un facteur

1. Dozy, *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, p. 17 et ma *Toponymia*, p. 11.

étranger qui soit intervenu pour détruire la régularité des autres cas. Cet élément perturbateur, c'est le grec byzantin, et le vocable *mezquita* en question ne passa pas directement de l'arabe en portugais et en espagnol. C'est-à-dire par la même raison et au rebours de ce qu'il advint avec Tejo et Beja, parce que le grec n'avait pas de correspondance exacte pour le ζ il le représenta comme il put, lui donnant la valeur du *g*. On comprend historiquement ce fait. Ce fut contre les Grecs byzantins, maîtres de la Syrie et de l'Égypte, que les Arabes furent d'abord aux prises, et à leurs dépens qu'ils formèrent leur empire. Ce sont eux qui les premiers recueillirent et fixèrent pour les langues d'Europe le vocable مسجد. Ainsi s'explique aussi l'absence de l'article arabe, car les mots venus par cette voie ne l'ont pas. Dans son passage en portugais et en espagnol il est très probable que l'article resterait, non seulement parce que c'est un vocable très commun, mais parce que le vocable en aljamie l'a, comme on verra plus loin.

Cherchons à déterminer sa forme directe en portugais et en espagnol. Cette forme que j'ai trouvée dans un document castillan est *almagid*, mais c'est une traduction du commencement du *xiv*^e siècle. On sait par les chartes et capitulations de Tolède, Saragosse, Tudèle, etc., que les conquérants chrétiens laissaient aux vaincus leur religion, leurs lois, us et coutumes, tant dans la Castille qu'en Aragon. Avec le temps ces musulmans, les mudéjares, oublièrent leur langue et durent traduire ces lois en castillan. C'est un recueil de ce genre qui fut publié dans le tome V du *Memorial historico español*¹, sous le titre *Leyes de Moros* (Lois des Maures), traduction du début du *xiv*^e siècle, comme il vient d'être dit. Dans ce traité le mot *almagid* paraît cinq fois, p. 57, 116, 141, 155, 212. Dans un autre traité du même genre, d'Ice de Gebir, de l'année 1462, on lit déjà *mesquida*, p. 270, et *mezquita*, même

1. Madrid, 1853.

page et p. 284, 288, 302, 336 etc., et p. 284 aussi *almazchid*(?). *Almagid* est le mot arabe *المسجد*, *almaççid*; et l'absence du ç doit s'expliquer, à mon avis, par une assimilation: *almaççid* > * *almazgid*¹ > *almagid*. J'avoue que je ne connais pas d'autres exemples entièrement analogues; en tout cas l'espagnol aussi bien que le portugais offre des exemples semblables: *nascere* > *nacer*, *pisces* > *peces*; et en portugais *parescere* > *parecer*, *masculum* > *macho*. On peut voir d'autres exemples chez J. Cornu, *Die Portugiesische Sprache*, p. 57. Donc *mezquita* n'est pas une forme populaire, régulière, parce que normalement ce devrait être l'autre. Que prouve la forme *almagid*? Que ce n'est pas une forme théorique, simplement hypothétique, mais vivante, réelle; elle est parfaitement normale et régulière, parce qu'elle est dans les lois de la langue. C'est la forme savante *mezquita* qui la tua et fit disparaître; mais dans le traité de 1462, cité plus haut, il y a encore *d* à la place de *t*. Serait-elle usitée exclusivement par les mudéjares? Pour ma part, je ne le crois pas; ce devait être une forme populaire, parce qu'elle applique une loi phonétique des langues de la Péninsule. Je trouve une confirmation de ce fait dans l'onomastique du Portugal. Il y existe en effet un lieu du nom de *Almagede*, appartenant à la commune de S. Thiago de Cacem (Estremadura)² qui me paraît être le même mot³.

1. Comp. avec *Quezros*, *muzlemi*, *Homenage à D. Francisco Codera* (Zaragoza, 1904), p. 407.

2. Silva Lopes, *Diccionario postal*.

3. *Magide* semble être le même terme sans article; c'est le nom d'un hameau de la commune de Villa Nova de Tamalicão (Portugal); en Galice il y en a deux, dans les communes de Lausame, province de Coruña, et de Castroverde, prov. de Lugo. Comp. Silva Lopes, *Dicc. postal*; *Diccionario geográfico postal de España*. Cependant je n'ose le présenter comme exemple, parce que ces noms se trouvent justement dans le territoire que les chrétiens ne tardèrent à reprendre aux musulmans. Serait-ce parce que le vocable *mezquita* était encore inconnu? Je ne pense pas, car il est très ancien, comme on le verra plus loin. J'ai fait faire des recherches en Andalousie sur le terme *almagid*, pour savoir s'il serait

Les textes en aljamie espagnole, où se retrouve ce terme, sont assez modernes pour pouvoir nous fournir des éléments décisifs ; ils ne laissent pas que de renforcer les considérations que je viens de faire. C'est ainsi qu'un manuscrit de 1462 porte *almazchid*, variante *almaçchid*, et *meçquida* dans un autre manuscrit, lettre du xvi^e siècle, mais déjà concurremment avec *mezquita*¹. Quelle était la valeur de ce *ch* ? Ce devait être celle qu'il a encore aujourd'hui et en ce cas il est une confirmation de la forme donnée par d'autres documents, c'est-à-dire d'*almagid*.

L'ancienne forme sicilienne pour *mezquita* est une confirmation remarquable de ma thèse. Un diplôme arabo-latin du 15 mai 1182 renferme une longue description de tous les territoires dont le roi Guillaume fit donation au couvent de S. Maria la Nuova ; dans le territoire de Cordenone le texte arabe fait mention d'un bien sous le nom de مسجد البارد² que la version latine officielle traduit par *mesitamberdi*³. Dans un diplôme grec daté du mois d'octobre 6652 (= 1153), un nommé Λέων Βισυννιάνος fait donation de quelques terres et maisons « situées dans l'ancien Palerme, ruelle de μιστ τοῦ σιπένη, hors de la porte de la Galea ». Ce nom est sans doute la traduction de la phrase arabe مسجد الشباني. Nous avons aussi quelques passages du xiv^e siècle. Dans un document du mois d'août 1312 on lit à deux reprises : « Census miside prope domum dicti Bartholomey... » et : « Census duarum apothecarum et

resté jusqu'aujourd'hui comme désignation locative, de rue spécialement. A Séville et Cordoue aussi bien qu'à Grenade le mot est inconnu. C'est M. Pidal qui a bien voulu faire cette petite enquête par l'intermédiaire de quelques amis habitant ces trois villes ; et pour Grenade, M. A. F. Nogueira, de Lisbonne, en a fait autant lors d'un séjour en cette ville.

1. Saavedra, *Discurso sobre la literatura aljamiada*, p. 105, 154, 111, 157 et 164.

2. S. Cusa, *I diplomi greci et arabi di Sicilia*, pubblicati nel testo originali (Palermo, 1862-1882), I, p. 231, l. 3.

3. Id., *ibid.*, I, p. 195, l. 5.

miside Judicis quondam Roberti de Panormo »¹. Dans une donation du roi Frédéric aux Juifs de Castro-Giovanni, du 9 octobre 1360, on lit quatre fois la forme *misita* dans le sens de synagogue des Juifs². A côté de cette forme le terme *miskeyta* paraît dans le territoire sicilien dès la deuxième moitié du XII^e siècle, comme nous verrons plus loin. Il est donc incontestable que pendant longtemps le terme propre pour désigner le temple musulman, comme il découle des documents cités, fut *misit* (1153), *mesit* (1182), *misida* (1312) et *misita* (1360), qui est la forme vulgaire, populaire, sicilienne. En effet cette forme n'est autre, ce me semble, que *مسجد*, *mecid* (école), prononciation vulgaire de *مسجد*, dans le nord d'Afrique, mais ancienne, car elle est déjà signalée par Djawâlîkî (du XII^e siècle)³.

Il me semble donc hors de doute que dans la Péninsule ibérique aussi bien qu'en Sicile, où la domination arabe dura longtemps, le vocable *almagced* prit une forme plus conforme aux langues indigènes, soit *almagid* et *almagede* et *misida*. Cette forme populaire finit par disparaître et une autre la remplaça, *mezquita*. Ce n'est pas sans résistance que la forme savante l'emporte; les deux vocables subsistèrent longtemps et vécurent à côté l'un de l'autre. C'est ainsi que le mot *mezquita* paraît dans la Péninsule dès le X^e siècle et *almagid* vit encore au XIV^e siècle au moins; de même qu'en Sicile *mezquita* est du XII^e et *misida* se retrouve encore dans la deuxième moitié du XIV^e siècle. Il y a un exemple parfaitement analogue en Espagne pour *Toleto* et *Toletula* (Toledo), employés indifféremment pendant des siècles⁴.

Comme je l'ai affirmé, je prétends expliquer la forme

1. Di Giovanni, *La topografia antica di Palermo del secolo X al XV* (Palermo, 1889-1890), II, p. 95.

2. Bartolomeo e Giuseppe Lagumina, *Codice diplomatico dei Giudei di Sicilia* (Palermo, 1885-1888), p. 66-67.

3. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, I, p. 700 a.

4. Vignan, *Indice de los documentos del monasterio de Sahagun* (Madrid, 1874), p. 273, 290, 360, 361, 362.

anormale *mezquita* par l'intervention d'un élément étranger, que j'ai déjà dit être le grec. C'est le phénomène inverse de ce qui a eu lieu avec πύργος, cité plus haut. Voici les témoignages que j'ai pu réunir, pas très nombreux, mais assez probants. Le premier en date et netteté de la forme est de Barthélemy, moine d'Édesse, qui vécut vers 730 de notre ère¹. Il se servit de la forme Μασγίδιον dans son ouvrage « Elenchus et Confutatio Hagareni »². Dans la première moitié du x^e siècle, Constantin Porphyrogénète (empereur d'Orient, 911-959) a encore le même mot dans la forme Μαγίσδιου, que Meurs veut corriger en Μασγίδιον³. Meurs cite encore deux autres formes grecques ἱσμαγίδιον et μετζίτιον (templum minus). Dans un dialogue, plus moderne, sur la chute de Constantinople se lit aussi la forme σμαγίδα⁴.

La forme latine et romane *meskita*, *meschita*, *mezquita* provient sans doute de cette forme grecque⁵. La désinence

1. *Biographie universelle*, et Oudin, *Commentarius de Scriptoribus Ecclesiae antiquis*, I, col. 1783 (Leipzig, 1722).

2. Etienne Le Moyne, *Sacra varia seu sylloge variorum opusculorum graecorum* (Lug. Batav., 1685), I, p. 346. La traduction latine porte *moschea*. Comp. Meurs, *Glossarium graeco-barbarum* (Lug. Batav., 1614).

3. *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, t. VIII, *De administrando imperio*, chap. 21, III, p. 102 et aux notes p. 321. Comp. aussi Meurs, *op. cit.*, et Ducange, *Glossarium*, sous le mot *meschita*.

4. K. Krumbacher, *Ein dialogischer Ihrenos auf dem Fall von Konstantinopel*, in « Mémoires de l'Académie des Sciences de Bavière », fasc. III, 1901.

5. Je sais que les Berbères ont changé le *j* en *g* dans les mots arabes qui passèrent dans leur langue. Voy. ma *Toponymia*, p. 12. Il en est arrivé ainsi avec ce mot; et c'est pour cela qu'on dit *tamazguida* تمزكيدا dans le dialecte Chelha du Sous et de Taroudant, et *tamasguida* تمسكيدا dans celui du Djebel Nefousa. C'est pour cette même raison qu'aux xv^e et xvi^e siècles, les Portugais firent de الصنهاجة, Asanhadja, *Azenegues* et du fleuve des *Azenegues* le *Sénégal*. Il ne me semble pas en tout cas, que la forme berbère ait donné la forme usitée en Europe. S'il en était ainsi, elle aurait pénétré d'abord dans la Péninsule ibérique et la Sicile et ensuite dans le reste de l'Europe. Or, nous

grecque -ιον est celle que l'on trouve dans les vocables de signification diminutive, tels que οἰκίδιον, petite maison, ὄρνιθιον, petit oiseau¹, car le mot *maçged* signifie petite église, chapelle²; ou alors ce serait la terminaison du suffixe locatif qu'on lit dans δικαστήριον, « lieu où l'on juge, tribunal », κοιμητήριον, « lieu pour dormir, cimetière », ce qui s'accorde très bien avec le sens étymologique du vocable, qui veut dire « lieu où l'on se rassemble », « assemblée », comme les mots de synagogue et église (συναγωγή, ἐκκλησία). La forme latine et romane en -a, comme la forme grecque σμαγίδα, a pu subir l'influence du mot latinisé *ecclesia*, dont il était l'équivalent chez les musulmans.

Comment le vocable s'est-il répandu ? Très lentement et d'une façon inégale, selon les pays. Le pèlerin français qui vers 870 visita Jérusalem ne le connaît pas encore et emploie synagogue : « Ad aquilonem est templum Salomonis habens sinagogam(sic) Sarracenorum »³. L'auteur de la « Relação da derrota naval... dos cruzados que partirão do Escalda para a Terra Santa no anno de 1189 », ignore lui aussi le mot *mezquita* et dit « l'église des assiégés », en parlant des habitants musulmans de Silves⁴.

avons vu que les termes en usage dans ces pays étaient tout autres (*al magid* et *misida*). En outre, il lui manque l'article berbère; ce n'est pas non plus un terme commun à tous les dialectes berbères; enfin, il serait étrange qu'un vocable si vulgaire, d'un usage si général, nous parvint sous une forme berbère : ce serait une exception impossible à expliquer. Impossible aussi de recourir à la prononciation qu'a le *j* de *g* au Caire et environs : ni historiquement ni géographiquement une telle influence ne peut s'expliquer.

1. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, II, p. 121. Voy. aussi la forme μετζίτιον, donnée plus haut, signifiant *templum minus* (ap. Ducange, *Glossarium*).

2. Comp. l'expression *mezquita maior* = *algima*, dans la forme péninsulaire, الجامع.

3. *Itinerarium Bernardi Monachi Franci*, dans les *Itinera Hierosolymitana*, publiés par la Société de l'Orient latin, I, p. 316.

4. « Proxima die, quae erat dominica, quidam ex nostris Anglici occiderant Saracenorum ante biduum in ecclesiis qui obsessi erant »,

Odoric de Pordenone, du commencement du xiv^e siècle, ne le connaît pas non plus, car il se sert de l'expression « église ou temple des sarrazins »¹.

Le document le plus ancien où le terme se trouve appartient à la Péninsule ibérique et est le nom de « S. Pedro de Mezquita », en Galice. Ce document est de l'année 986 environ, et rapporte qu'il avait été octroyé au couvent de Celanova² un « Villare subtus Sancto Petro de Mezquita, territorio Bubale sub Castro Veines »³. Un autre document, de 1098, donne la forme *meschita* et dit : « meschita, quae apud Agarenos domus orationis habebatur », meschita qui chez les musulmans était considérée comme la maison de la prière⁴. Remarquez l'observation de l'individu qui a rédigé la pièce ; et s'il a cru devoir expliquer le vocable, c'est sans doute qu'il n'était pas d'un usage courant. Il s'agit de la restauration de la cathédrale de Valence par le Cid, après que la ville eut été prise. A partir du xii^e siècle le vocable est assez vulgaire. Le pacte intervenu en 1115 entre Alphonse I le Batailleur et les Maures de Tudèle porte la forme *mezquita maior*⁵. Les capitulations accordées par le comte

p. 21. Cette relation a été publiée et traduite par Silva Lopes, Lisboa, 1844.

1. *Les voyages en Asie...*, éd. H. Cordier, p. 19.

2. D'après l'écriture du Tombo, I, LXVIII, à présent à l'*Archivo Histórico nacional*, à Madrid.

3. Villa-Amil y Castro, *Iglesias gallegas*, p. 265 note.

4. Risco, *La Castilla y el mas famoso castellano*, p. XI, de l'appendice.

5. Fernández y González, *Los mudéjares de Castilla*, p. 286. D'autres exemples : p. 312, année 1241 ; p. 315, année 1242 ; p. 325, année 1251 etc. Il y a aussi p. 418, 419, 423 le terme *Algima*, الجامع, avec application de l'*imala*. Pour ce même xiii^e siècle voir : Janer, *Condicion social de los moriscos de España*, p. 194, année 1242 ; p. 197, année 1250 ; p. 199, 223, 224, année 1492 ; *Córtes de Léon y de Castilla*, p. 84, année 1268. Les *Chronicas breves* (Portugaliae Monumenta Historica, Scriptorum, I, p. 24) portent *mizquita* ; la *Chronica do mosteiro de S. Vicente* (Scriptores, I, p. 407) *mizquita* et *mezquita* ; et la *Chronica da conquista do Algarve* (Scriptores, I, p. 418) *mesquita maior*. Ces documents sont du xiii^e siècle. R. Menéndez Pidal, *Leyenda del abad*

de Barcelone aux Maures de Tortosa, de l'année 1143, ont la forme *metzchida*¹; et un document de Tolède, de 1146, a la forme *mesquita*².

En Sicile, pays de musulmans comme l'Espagne, la forme la plus ancienne est du XII^e siècle, *misckyta*, dans un document de janvier 1179³. Dès la deuxième moitié du XIV^e siècle le vocable est assez fréquent sous les formes *miskita* et *misckita*, mais au sens de synagogue⁴; dans deux documents en latin de 1491 et 1482 il prend la forme *muscita* et *muschita*⁵.

Pour l'Italie continentale, l'exemple le plus ancien que je connaisse se lit dans ce passage d'Innocent III (premières années du XIII^e siècle) : « L'empereur Isaac pour complaire à Saladin fit bâtir une *meskita* dans la ville de Constantinople⁶. A la fin du siècle, mais en italien, le mot paraît chez Dante, sous la forme *meschita*⁷. A partir de la seconde moitié du XV^e siècle, *meschita* fut remplacé par

Don Juan de Montemayor (Gesellschaft für romanische Literatur II), p. 30-31, donne *mesquita* (du XIV^e siècle). Puey Monçon. *Viaje à la Meca* (Colección de estudios arabes I), p. 193 et 195, porte *meçquida*. C'est un auteur du XVI^e siècle. Comparez cette forme d'un maure péninsulaire avec celle des textes en aljamie dont nous avons parlé plus haut.

1. Fernández y González, *Los mudejares de Castilla*, p. 299.

2. *España*, Castilla la Nueva, Toledo, p. 492-3.

3. Document inédit de l'« Archivo capitolare de Catane » : « *misckyta olim sarracenorum ad honorem Dei et beati martyris Sancti Thome Cantuariensis (de Canterbury) archiepiscopi ecclesiam transferre* » etc. Je dois cette pièce à M. Garufi, chargé de cours de paléographie et diplomatique à l'Université de Palerme, qui a procédé à des recherches à l'Archive susdit, à la demande de M. le Dr. Nallino.

4. B. e G. Lagumina, *Codice diplomatico dei Giudei di Sicilia*, p. 78, 79, 81, 93, 139, 168, 198. Ce terme s'est conservé dans les noms *Via* et *Piazza della Meschita*, à Palerme.

5. Di Giovanni, *La topografia antica di Palermo*. I, p. 269, note 4, et p. 6, note 1.

6. Livre 13, épit. 184 de ses ouvrages, ap. Ducange, *Gloss*.

7. *Enfer*, I, 8, vers 70-73 : — « Ed io : Maestro, giù le sue meschite. Là entro certo nella valle cerno = Vermigtie, come se di foco usate = Fossoro ».

moschea, qui est le terme en usage aujourd'hui. En effet, il paraît pour la première fois dans le *Ciriffo Cataneo*, poème de Luca Pulci, et dans le *Morgante Maggiore*, poème de son frère Luigi Pulci, et doit être d'origine française¹.

La France nous offre les formes *mahomerie*, *meschite*, *mosquète* et *mosquée*. Dans la Chanson de Roland le nom du prophète des musulmans a deux formes : Mahomet et Mahom (pron. Mahome)²; cette dernière correspond et provient sans doute de la forme espagnole Mahoma (en portugais Mafoma). De la forme Mahom on a fait *mahomerie* avec la signification de *mezquita* :

A mil Franceis fait bien cerchier la vile,
ses synagoges et les mahomeries³.

C'est le plus ancien passage, à ma connaissance, pour ce mot. Mahom s'est maintenu jusqu'à très tard dans l'exclamation « Par Mahom! » qu'on peut lire encore chez Scarron⁴. La forme mahomerie se conserva jusqu'à la fin du XIII^e siècle pour signifier le temple des musulmans aussi bien que l'église des templiers et temple païens ou encore pays d'infidèles⁵. Depuis le XIV^e jusqu'au XVI^e siècle ce sont les termes *mezchite* et *mosquète* et leurs variantes qui sont en usage⁶. A partir du commencement

1. Ces renseignements sont tirés du « Vocabulario degli Academici della Crusca », dont la 5^e éd. est sous presse. M. G. Mazzoni, professeur au R. Istituto di Studi Superiori, de Florence, et secrétaire de l'Accademia della Crusca, sur la demande de M. le Dr. Nallino, a bien voulu en extraire les informations qui précèdent.

2. Vers 611, 921, 1906, 2696 et 3267, éd. Clédat.

3. *Chanson de Roland*, vers 3662.

4. *Virgile travesti*, IV, ap. Littré, *Suppl.*

5. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e siècle au XV^e*, V, p. 68, col. b et c. Voir encore : *L'estoire de la guerre sciuite*, par Ambroise, éd. G. Paris, p. 80 et 140; Joinville, *Mémoires*, ap. Larousse.

6. Voici la plus ancienne citation : « Ils ont si tres grant reverence aux sainz lieux qu'ilz appellent musquettes que jamaiz n'y entreroient fors deschaulz ». Lelong, *Le livre des peregrinacions*, ms. Berne 125, fol.

du xv^e siècle paraît la forme *mosquée* et ses variantes; et c'est celle-ci qui se conserva jusqu'à nos jours et donna les formes *moschea* en italien, *mosque* en anglais et *moschee* en allemand¹.

L'explication de la forme *mosquée* est très obscure; en tout cas sa substitution à *mosquée* ne peut pas se considérer comme un fait phonétique, l'évolution de la dentale médiale étant accomplie depuis le xii^e siècle; il faut y voir une substitution de désinence analogue (bien que plus difficile à comprendre) à celle qui fit altérer *mesquite* en *mosquée*².

Ce précis historique prouve, je pense, la vérité de ce que j'ai avancé au début de ce chapitre, que *mezquita* est un mot savant, très ancien, qui du grec byzantin passa au

278 *b*, ap. Godefroy, *Dictionnaire*, V, p. 273. Le passage le plus moderne, donné par Godefroy, est de Ronsard, *Œuvres*, p. 695 (éd. 1623):

Et (le Turc) sage les commet comme graves prophètes
Pour contenir son peuple et garder les mosquetes »;

comp. Littré, *Dictionnaire*.

1. Voici le plus ancien passage pour *mosquée*, tiré de Guillebert de Launay, *Œuvres* (publiées en 1878 à Louvain par Potvin et Houzeau), p. 100 : « Un moustier de Sarrazins nommé Mousquaye ». Je dois la communication de ce passage à M. le prof. A. Thomas, de l'Université de Paris, que j'ai consulté sur ce vocable. Voir aussi : Godefroy, *Dictionnaire*, X. En anglais on ne trouve pas le mot avant l'année 1400 environ et se lit dans Maundeville, *Travels* (éd. 1839), chap. XXII, p. 232, sous la forme *moseache* (moyseac, mosseac). Elle est plus ancienne que la forme *mesquita* et ses variantes (de l'année 1555) qui sont très nombreuses. M. le Dr. Bradley, éditeur de la lettre M du monumental « New English Dictionary », en préparation, me fournit par l'intermédiaire et sur la demande de M. Donald Ferguson, de Croydon, les informations qui précèdent. Comp. « The Stanford Dictionary of Anglicised words and phrases », du Dr. Tennell (Cambridge, 1892), p. 541 et 557. La forme de l'auteur anglais rapportée plus haut fait croire que la forme française, dont elle provient sans doute, est antérieure à G. de Launay.

2. Hatzfeld-Darmesteter-Thomas, *Dictionnaire général de la langue française*. M. le prof. A. Thomas a bien voulu m'écrire là-dessus et ce sont ses mots mêmes que je donne dans le texte.

latin et de celui-ci aux langues romanes. La langue française offre un exemple analogue. En français *drogman* et *trucheman* (en espagnol *trujaman*) sont à l'origine le même mot arabe *ترجمان*. Voici la différence : *trucheman* vient directement de l'arabe, *drogman* par l'intermédiaire d'une langue sans *j*. En effet, *drogman* est l'italien *dragoman*, qui est le grec byzantin *δραγούμανος*. Le passage le plus ancien pour *trucheman* est du XII^e siècle¹.

Le vocable en question pénétra tôt dans la Péninsule ibérique pour ses conditions spéciales politiques, soit son partage entre musulmans et chrétiens. Le mot est abondamment représenté dans l'onomastique péninsulaire². Le vocable dut être introduit après que les chrétiens du nord eurent reconquis le pays occupé par les musulmans. Les mosarabes et depuis les mudéjares avaient une autre forme, *almagid*, populaire, qui se maintint très tard, après la fin de la domination musulmane dans la Péninsule hispanique.

III

a ARABE > o PORTUGAIS ET ESPAGNOL

Nous avons parlé ailleurs de ce phénomène³; nous vou-

1. Voir Hatzfeld-Darmesteter-Thomas, *Dictionnaire*; et Littré, *Dictionnaire*.

2. En Portugal, Silva Lopes (*Dicc. postal*) signale 27 *mezquita* : lieux, hameaux, domaines, fermes, et parmi elles deux à S. Braz d'Alportel (Faro), une à Espirito Santo (Mertola), une à Pera (Silves), une à Vaqueiros (Alcoutim), toutes en Algarve. Le même auteur donne 3 *Mezquitella*, forme diminutive de *Mezquita*, dans les communes de Mangualde, Celorico da Beira et Sabugal. Il est très usité aussi comme nom propre de personne, toujours ou presque toujours précédé de la particule *de*, ce qui indique son origine locative. En Espagne il y a 10 *Mezquita* : provinces d'Alicante, Almería, Lerida, Orense (3), Salamanca, Zamora, Teruel (2); *Mezquitilla* : prov. de Séville et Zamora; et *Mezquitillas* : prov. de Soria. *Diccionario geográfico postal*, publié par la Direction générale des postes, à Madrid, 1880.

3. *Textos en aljamia portuguesa*, p. xxvii, note 2.

lons y revenir pour mieux l'affirmer par des exemples, et parce qu'il rend compte de beaucoup de formes apparemment incorrectes. Les voyelles *ā* et *ä* arabes sont représentées par *o* lorsqu'elles se trouvent devant les faucales, les gutturales, les linguales emphatiques. Exemples : alforra (alhorre) < الحَرَّ < ; alhoja < الحَاجَّ < ; hoque < حَقَّ < ; guadameci < غَدَامَسِي < ; xarope (français : sirop) < شَرَاب < ; falúa (ancien espagnol : haloque) < حَرَاقَة < ; Marrocos (Marruecos en espagnol) < مَرَاكَش < . Plus tard par leurs conquêtes, les Portugais reçurent dans leur langue beaucoup de noms de lieu ou de personnes dans les mêmes conditions : Roçalgate (cap d'Arabie) < رَاسَ الحَدَّ < ; Dofar (ville d'Arabie) < ظَفَار < ; Coge Sofar (nom d'homme) < خَوْجَا صَفَر < . Si la consonne respective n'avait pas de voyelle (ـ) le phénomène était le même : Gomete (ville du Maroc) < أَغْمَات < ; Báçora < بَصْرَة < ; Bagodade < بَغْدَاد < . Ces vocables sont entrés dans la langue portugaise aux xv^e et xvi^e siècles ; et, par conséquent, à cette époque, les Portugais en Orient faisaient pour les termes de toponymie et autres comme quelques siècles auparavant leurs ancêtres dans la Péninsule. Cette loi phonétique fut donc d'une grande persistance. Elle n'est pas dans Dozy ni dans Eguilaz¹ ; le premier dit² seulement que parfois *ā* passe à *o* ; et rarement *ä* à *o*. Quelquefois aussi les phonèmes dont il s'agit vont influencer la voyelle précédente, dans la même syllabe ou dans des syllabes différentes : albornia البُرنِيَّة³.

Ce fait explique donc quelques formes portugaises et

1. Dozy, *Glossaire*, sous ces mots.

2. *Glosario de voces españolas derivadas de lenguas orientales*.

3. *Glossaire*, p. 25, 26 et 265.

4. Au Maroc, dans le parler populaire, ce phénomène existait encore du temps de Dombay. Ainsi la prononciation vulgaire de رَمَادَ était رُمَادَ ; de رُطْبَ, رُطْبَ ; de حُدْبَة, حُدْبَة ; de سُكْر, سُكْر. Dombay, *Grammatica linguae mauro-arabicae*, p. 7 b. J'ignore s'il en est toujours ainsi.

espagnoles qui sont en apparence fausses ; et par là je suis en opposition avec certains orientalistes qui prétendent les corriger. Les spécialistes ont une grande tendance à exagérer non seulement l'importance de leurs études, mais aussi la valeur de leurs principes. C'est ce qui arrive avec les transcriptions de noms des langues orientales ; il y a un raffinement de méticulosité de parti-pris qui ne paraît pas juste. Certain écrivain français¹ parlant de la forme française « Maroc » l'estime une *atroce défiguration* de « Marrakèche ». Cette manière de voir est fautive. La forme « Maroc », encore qu'elle soit défigurée, a pour elle une longue vie ; mais, en regard de la loi que je viens de donner plus haut, elle est très régulière et parfaitement correcte, étant dérivée de la forme espagnole (aujourd'hui « Marruecos », comme bueno < bonum, etc.) et portugaise « Marrocos », qui reproduit exactement la prononciation des indigènes à qui elle a été entendue pour la première fois. De cette sorte on trouverait bien bizarres et baroques des formes telles que *Londres* à côté de *London*, *Florence* et *Firenze*, *Gênes* et *Genova*, *Lisbonne* et *Lisboa* (et *Lisbon* et *Lissabon*). De même, mettons en regard certaines formes latines et leurs correspondantes néo-latines et nous serons tenus d'avouer que ces dernières sont souvent bien étranges. Ainsi qui dira que le mot français *forge* provient du mot latin *fabrica*? Et pourtant la grammaire historique l'explique sans difficulté ; certains orientalistes n'en tiennent pas assez compte. N'oublions pas que la prononciation change dans la période historique d'une langue. Prétendre que la prononciation du mot telle qu'elle existe aujourd'hui soit la seule bonne, et par suite fautive l'ancienne forme, est une erreur. Non seulement la prononciation varie pendant les différentes époques de l'évolution de la langue, mais au même moment dans les différentes parties de son territoire. Ainsi, dans la période où l'arabe était parlé dans la Péninsule ibérique, *ā* se prononçait très souvent *e* ou *i* en

1. M. Mouliéras, dans le *Maroc inconnu*, I p. 19.

Occident, et *ā* en Orient ; c'est-à-dire, en Orient, il y avait conformité entre la forme prononcée et la forme écrite, tandis qu'en Occident il n'y en avait pas¹. On ne tient pas assez compte de ces faits et pour cela on défigure les formes de la langue. Ainsi, il est courant de transcrire *باجة*, Béja, par *Bâdja*, que ce soit le nom de la ville du Portugal ou de Tunisie ; mais cela n'expliquerait pas les deux formes portugaise et française, et par suite des autres langues européennes ; et le respect de la langue écrite en vient au point de rendre, au mépris de la grammaire, le *l* de l'article arabe dans des mots commençant par solaire et dire Haroun Alrachid (au lieu de « Arrachid »). C'est ce même scrupule excessif qui explique pourquoi bien des spécialistes ou non spécialistes, en Portugal et en Espagne, substituent l'article *el-* à *al-*, sans qu'ils se rendent compte que les langues de ces pays possédant un grand nombre de vocables d'origine arabe commençant par *al-* les nouveaux mots doivent recevoir la même forme initiale : autrement ce sera porter la confusion dans la langue. Ne nous étonnons pas après cela si beaucoup de travailleurs se détournent de l'étude des matériaux fournis par les spécialistes. Les noms sont surchargés de signes à faire frémir et rebuter le plus entreprenant ; ces noms ne peuvent se fixer longtemps dans la mémoire, si jamais ils s'y sont fixés, tellement la forme qu'ils présentent est étrange ; seul le connaisseur l'apprécie et savoure ; tous ceux qui veulent se servir de ces matériaux et les travailler pour pouvoir ainsi les faire entrer dans le savoir général y renoncent bientôt, rebutés de la tâche désagréable. Ces noms ne séduisent pas déjà par eux-mêmes ; les spécialistes, arabisants surtout, au lieu de simplifier, compliquent encore le travail de l'historien de mille arabesques qui le déroutent et, à la fin, le détournent de son étude.

1. Cependant s'il s'agissait d'un nom propre peu connu et dont l'ancienne forme n'influencait pas la moderne, on écrivait le mot tel qu'on le prononçait : *مارتلة* ou *ميرتلة*, Mertola < Mirtylis (Portugal).